

29 janvier 2020
1^{er} dimanche après Noël
Job 42,1-6

Job, le personnage biblique de Job prononce deux des plus belles confessions de foi dans la Bible.

La première est une immense espérance :

« Je sais bien moi, que mon Rédempteur est vivant, que le dernier, il surgira de la terre. Et après qu'on aura détruit cette peau qui est mienne, c'est bien dans ma chair que je contemplerai Dieu. C'est moi qui le contemplerai, oui, moi ! Mes yeux le verront, et il ne sera pas étranger. Mon cœur en brûle au fond de moi. » (*TOB 19, 25-27*).

Une confession de foi qui dit une immense espérance.

Job : ce qui est admirable avec ce personnage biblique de Job, c'est qu'il ne baisse pas les bras. Il ne se donne pas pour vaincu, car il croit que Dieu, malgré tout, est là dans son enfer et qu'il le verra se lever sur l'enfer de sa souffrance.

C'est presque contre Dieu lui-même qu'il s'érige ; du moins le Dieu des représentations faciles, qui ne disent rien dans l'enfer de la souffrance. « Mon oreille avait entendu parler de toi » ...

Il s'agit bien plus, pour Job, et certainement pour nous tous, à commencer par ceux qui vivent en enfer, il s'agit bien plus de s'en remettre entièrement, et malgré tout, à Dieu. Celui qui précisément se lève, se donne à voir et se tient là où nous avons atteint nos limites, les limites de l'admissible. C'est là que Dieu, précisément, se tient, fait entendre sa voix et, mystérieusement, se donne à voir.

Sa quête tant existentielle que spirituelle ne pousse pas Job à chercher ailleurs qu'en Dieu lui-même. Son désarroi l'accroche à ce Dieu qui est là et qui garde les yeux fixés sur l'homme.

Et la réponse qu'il trouve dans son enfer de souffrance jaillit justement de la profondeur du mystère de Dieu qui vient le visiter.

Tout au long de son dialogue avec ses amis, Job ne cesse de revenir à ce mystère, de se battre intérieurement avec le mystère de l'existence, son scandale aussi, avant de reconnaître à son tour :

« Je sais, moi, que mon Rédempteur est vivant, que, le dernier, il se lèvera sur la poussière ; et quand bien même on m'arracherait la peau, de ma chair je verrai Dieu. » (*Traduction officielle liturgique publiée par les évêques catholiques francophones*).

Job pressent quelque chose d'inouï, d'inimaginable : Il voit déjà Dieu se lever ! se donner à voir.

Dans l'enfer qui est le sien, Dieu se lève, comme un jour se lève sur la nuit. Dieu se lève, fait entendre sa Parole, « celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière », son Rédempteur, son Avocat, son Défenseur, ce ne peut être que Dieu lui-même !

La deuxième confession de foi, si belle, est un témoignage, le témoignage d'une rencontre avec Dieu :

« Je ne te connaissais que par ouï-dire, maintenant mes yeux t'ont vu » (*TOB 42, 5*).

« Je ne pouvais me contenter du dieu qu'on me racontait, dont on me rebattait les oreilles. Le dieu du catéchisme m'était comme étranger. C'est toi, Dieu, le Dieu vivant que j'attendais. Je savais que tu

viendrais. Je savais bien que tu me parlerais. Et maintenant, même plus que cela, au-delà même de mes attentes, mes yeux t'ont vu ! »

Cette manière, ici, de faire parler Job tient compte des commentaires bibliques et des analyses littéraires sur ce personnage, Job, probablement fictif, mis en scène par un poète des Ve et IVe siècles av.J.C. : un long texte de 42 chapitres, qui fait alterner une histoire édifiante, des dialogues de sagesse et des prières, passionnées comme les psaumes. Un texte qui se veut universel, qui n'évoque jamais Israël mais pose la question universelle de la souffrance et du malheur. Une quête du Dieu véritable.

Quelle est la réponse à la fin du livre de Job à son réquisitoire ?

C'est Dieu lui-même qui prend la parole. D'une manière mystérieuse, car il est présenté dans une nuée de tempête et rien n'est expliqué sur sa manifestation ni sur sa prise de parole. Une manifestation toute enveloppée de mystère.

Et que dit Dieu ? Quelle est la réponse qu'il donne à la souffrance et au malheur de Job ?

En fin de comptes, Dieu cloue le bec aux amis moralisateurs de Job. Il rétorque : « Celui-là, Job, a bien parlé ». Non, aucun reproche, aucune condamnation. « Celui-là a bien parlé » ! C'est dire que la révolte a tout son droit devant Dieu.

« Devant Dieu », *coram Deo*, dit-on en latin. C'est là la clé du livre de Job, comme des psaumes d'ailleurs, la clé qui ouvre à la fin la réponse à tant de questions : « devant Dieu », « dans la présence de Dieu. »

Job fait cette expérience unique, dont il témoigne : Dieu répond et se révèle. Il parle et se donne à voir.

Comment cela a-t-il été possible ? Comment cela pourrait-il nous être possible ? A nous, qui nous interrogeons tout autant que Job ? Nous qui avons beaucoup entendu parler de Dieu. Comment voir Dieu dans nos vies et en ce monde qui, bien souvent, est un véritable enfer pour beaucoup, un grand point d'interrogation dans un cri d'exclamation ?!

Le témoignage de Job pourrait-il devenir le nôtre ? « Mon oreille avait entendu parler de toi, mais maintenant mon œil te voit » (*Traduction Louis Segond*).

La réponse à la question, la clé de l'énigme nous vient bien des siècles plus tard avec Syméon l'Ancien, que l'évangéliste Luc fait parler ainsi : « Maintenant tu peux laisser ton serviteur s'en aller en paix, car mes yeux ont vu ton salut, lumière pour les nations et gloire pour ton peuple ! »

« Mes yeux ont vu ton salut » : Tout comme Job, Syméon l'Ancien voit Dieu. Mais il le voit petit enfant dans ses bras. Voilà la clé de l'énigme humaine.

C'est la réponse que Dieu donne pour clouer le bec à tous ceux qui contestent sa réalité en ce monde. Sa réponse ultime est de se donner lui-même à voir, Jésus Fils de Dieu né dans une crèche. Réponse de Dieu à la question de l'Homme.

Il y a là une consolation immense que nous pouvons recevoir en ces jours de Noël puisque Dieu se laisse voir et entendre en Jésus.

Pourquoi pas une révélation pour nous personnellement aussi ? Comme pour Job autrefois, qui se tenait devant Dieu, quoi qu'il arrive. Comme Syméon l'Ancien qui vient au Temple pour se tenir devant Dieu, *coram Deo*.

C'est probablement là le secret de ces deux témoins bibliques, Job et Syméon, que de se tenir devant Dieu, en sa présence, quoi qu'il arrive.

N'est-ce pas une consolation immense ? Un bouleversement dans notre manière de voir Dieu ? Malgré tout ce que nous avons déjà pu entendre à son sujet ? N'est-ce pas un bouleversement dans notre regard sur nous-mêmes et sur le monde ?

La promesse que Dieu tient et qu'il va réellement accomplir, comme autrefois pour Job et pour Syméon l'Ancien : Dieu se donne à voir et à entendre, toujours mystérieusement présent. Il se donne lui-même à voir. Il se lève dans nos vies. Il se livre dans nos bras, comme pour Job autrefois, comme pour Syméon l'Ancien.

Ainsi, au lendemain de Noël, puissions-nous nous aussi rendre ce témoignage, à la suite de Job : « Je ne te connaissais que par ouï-dire, maintenant – à Noël – mes yeux t'ont vu. » Puissions-nous dire à la suite de Syméon : « Maintenant tu peux laisser ton serviteur s'en aller en paix – de cette église – car mes yeux ont vu ton salut ! » Amen.

Éric Schiffer, pasteur à Strasgourg - Robertsau

Commentaire de Jean LEVEQUE, « Job, le livre et le message », in Cahiers Evangile 53, Editions du Cerf 1953 :

Certes, Job va être débouté de ses prétentions, et de questionneur devenir questionné : mais le Seigneur manifeste la fidélité qu'il lui garde et la dignité qu'il lui reconnaît, en le posant devant Lui, Job devant le Seigneur, comme interlocuteur.

L'humilité de Job doit, selon Dieu se déployer sur un fond de noblesse, et le dialogue entre Dieu créateur de toutes choses et son humble créature, ce beau dialogue va s'établir au niveau le plus radical, celui de deux libertés qui se cherchent, se reconnaissent et s'affirment réciproquement.

Bien qu'il le remette à sa place, Dieu reçoit Job avec dignité. Il reconnaît la légitimité de sa révolte, de son cri désespéré.

Oui c'est à bon droit que l'être humain peut se trouver abandonné, seul, vide. Mais dans le livre de Job, si Dieu ne répond pas, s'il n'accourt pas, c'est parce que le Dieu tout-puissant cherche un vis-à-vis qui le cherche à son tour. Et quand Dieu se manifeste, le mystère reste entier. « Devant Dieu », le mystère de Dieu reste.

Pourtant tout a changé pour Job. Non pas qu'il ait obtenu les réponses qu'il escomptait.

Extérieurement, rien n'a changé : Job n'a pas quitté son tas de cendres ; mais la Parole de Dieu a converti son regard. Job se situe maintenant à sa vraie place dans l'univers et dans le plan de Dieu, « devant Dieu ».

Dans un murmure d'adoration, Job déclare « Je mets la main sur ma bouche. J'ai parlé une fois, je ne répondrai plus, deux fois, je n'ajouterai rien » (40,3-5).

Et ce silence est un acquiescement définitif au mystère d'un Dieu libre. Job sait maintenant qu'il ne sait pas. Il reconnaît que Dieu peut tout et qu'il n'a en réserve que des merveilles dans sa création, une création qui le dépasse par sa beauté complexe. Et la souffrance mystérieusement en fait partie.

Job a rencontré Dieu, et parce que son cœur ne s'était jamais fermé, la lumière s'est faite en son être. Il a compris que l'on ne peut juger du cœur de Dieu à partir des incertitudes versatiles du cœur de l'homme.

Le Seigneur parle longuement avec Job. Et c'est dans cette présence, dans cette parole qu'il reçoit que Job change peu à peu. La présence de Dieu parvient à diluer l'angoisse de Job. A lui faire percevoir la beauté de la création, malgré tout. Comme en ce beau dimanche matin...

Le juste souffrant se voit invité sereinement à se courber sous la puissante main de Dieu et à s'accomplir dans le vis-à-vis de la foi. Dieu donne ainsi raison à Job en le mettant dans son tort. Job avait tort, en effet, d'exiger que Dieu compare et lui rende des comptes, et ce fut une faiblesse de sa foi ; mais il avait raison, même aux pires moments de son agressivité, d'espérer et d'attendre que Dieu parle.

Dieu a parlé, et la puissance de Dieu a pris le relais de l'impuissance de Job, pour l'introduire dans la véritable sagesse ; celle de l'adoration.

En se révélant à Job, Dieu a révélé Job à lui-même.

En renonçant aux évidences trop courtes de sa sagesse humaine et en se laissant mettre en question par ses limites de créature, Job a pu se convertir du dieu agressif qu'il se faisait à sa propre image au Dieu qui est, qui était son ami, et qui est venu pour lui dans la tempête.

Le Seigneur peut se taire à nouveau : Job l'a vu, et cela suffit. Job peut se taire maintenant à son tour : son silence est devenu l'adoration de la foi.

Une prière que l'on pourra adapter soit pour l'intercession, soit pour la préface à la sainte Cène. Elle est de Francine Carillo :

Il est bon maintenant, Dieu notre Père,
de tourner nos cœurs
vers Jésus le Christ qui nous rejoint
comme on passe pour une naissance.
Il vient dans le sable de nos chemins
questionner ce qui nous fait mal
et nous retient dans le passé
Il nous donne de parler
de ce que nous avons cru comprendre,
de ce que nous avons espéré
Présence invisible, mais sûre,
qui recueille le poids de ce que nous portons !
Dans le matin qui se lève,
aux mots boueux de notre fatigue,
il accroche une parole de lumière
qui va devenir pain rompu et partagé
Présence invisible, mais sûre,
qui brûle au cœur de nos cœurs !
Et le chemin devient plus clair,
les cailloux plus doux,
non qu'ils aient disparu,
mais ils ne blessent plus comme avant,
car Quelqu'un est là...
qui nous emmène vers plus de légèreté
Présence invisible, mais sûre,
qui souffle ta vie en nos vies !
Pour le chemin qu'il ouvre sous nos pas,
pour la communauté que nous formons,
pour le monde qu'il nous donne à aimer,
que pouvons-nous te dire, ô Père,
sinon ce merci de louange
par lequel nous rejoignons le chant de toute l'Eglise...

Lytta BASSET, Francine CARILLO, Suzanne SCHELL, *Traces vives. Paroles liturgiques pour aujourd'hui*, éditions Labor et Fides.

* * *

Pour les cantiques, outre ceux qui sont indiqués par la CPLR : « Vous les fleuves, les rivières... » et « Noël, c'est Jésus qui vient... », je propose : « Dieu des louanges sois béni... » et « Comment te reconnaître ? »